

Promenade

Donald Alarie

Numéro 54-55, automne 1992

Le dimanche

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/15052ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Alarie, D. (1992). Promenade. *Moebius*, (54-55), 81–83.

PROMENADE*

Donald Alarie

à C.B.

Derrière l'impassibilité apparente du froid de janvier, se cachent des moments de tendresse qui surgissent sans avertir. Pendant trop longtemps, je suis resté insensible à ces instants merveilleux. Un de mes amis, grand voyageur dans les pays orientaux où je n'irai probablement jamais, appelle cela des «instants dérobés». Quelle belle expression!

Cela peut se produire en après-midi, à l'occasion d'une promenade. Par exemple un dimanche comme aujourd'hui où nous prenons le temps de nous occuper les uns des autres.

Nos voix complices chuchotent des paroles très douces. La neige, émue, pourrait fondre sous nos pieds... Puis brusquement, ma femme et mon fils éclatent de rire à cause d'une remarque que je viens de faire sur un de nos voisins. Dire que certains me reprochent de ne pas avoir le sens de l'humour...

Pendant quelques instants, nous marchons en silence. Nous nous abandonnons à la contemplation d'un vieil arbre dont la vulnérabilité nous attriste chaque fois que nous l'apercevons.

Ceux que nous croisons ne semblent pas comprendre ce qui nous guide ainsi, tour à tour bavards et muets. Ils nous frôlent sans nous regarder, mais je sens que nous sommes pour eux, présentement, des personnages énigmatiques.

En cette année 1913, les grands de ce monde ne semblent avoir qu'une seule préoccupation : préparer leur entrée dans l'Histoire. Ceux qui prennent la parole dans des réunions politiques donnent l'impression qu'ils ont tout compris. Ils me laissent sceptique.

Je ne le dis pas, mais même si des gens supposément bien avisés prédisent de grandes catastrophes, l'avenir me laisse à certains moments aussi indifférent que la fontaine du parc muette pour quelque temps encore.

À mon travail, j'essaie de conserver toute ma dignité. On me salue respectueusement. Je m'y rends quotidiennement depuis plus de trente ans. Je ne suis pas du genre à prendre des congés inutilement. Je suis un employé modèle. Celui qu'on vient consulter, parfois même de l'étranger. De France et d'Angleterre. Celui qui a su gravir tous les échelons comme personne avant lui.

Mademoiselle Bélair, qui est ma secrétaire depuis plus de quinze ans, me considère sans doute comme un homme respectable. Je sais qu'elle ne tolère pas la moindre remarque négative à mon sujet. Certains pensent même qu'entre elle et moi... Enfin... Peut-être un jour donnerons-nous raison à cette rumeur...

Mais quand je marche, comme aujourd'hui, dans le froid après-midi de janvier, en compagnie de ma femme et de mon fils, j'oublie le monde et je n'essaie surtout plus de comprendre où il s'en va. Je me sens tout petit sur la terre elle-même minuscule dans cet univers que personne ne connaît totalement. Réussir à toujours se prendre au sérieux dans un tel contexte relève de l'inconscience.

Si je disais ces choses au beau milieu d'une réunion avec des gens de Toronto ou de New York, je perdrais toute la crédibilité que mes longues années de travail m'ont permis d'acquérir. Au bout de quelques semaines, je me retrouverais peut-être sans emploi. Je serais probablement obligé de me défaire des riches vêtements que je mets chaque jour. On ne me saluerait plus avec autant d'empres-

sement lorsque je me rends à l'église. Je deviendrais un moins que rien.

«Pourquoi souris-tu ainsi?» me demande ma femme. Je hausse les épaules et je continue à sourire tout en accélérant le pas.

Aujourd'hui, si je m'écoutais, je porterais moi aussi, comme mon fils, un bonnet rouge et des bas de même couleur. Et je me roulerais dans la neige jusqu'à ce que l'euphorie me gagne une fois pour toutes.

* Ce texte a été inspiré par un tableau de Jean-Paul Lemieux intitulé *Kent house 1913* (Musée d'art de Joliette).